

Isaure de Saint Pierre

LA MORT GOTHIQUE

Roman

“Il faut reconnaître que les hommes de l'aristocratie française ont presque toujours su dépenser l'argent très élégamment ; ils n'ont fait de bassesses que pour en avoir.”

Abel Bonnard

Chapitre 1

Si tôt le matin, il n'y avait pas grand bruit dans le petit port de Honfleur engourdi par la neige. Aussi le bruit enroué d'une moto qui descendait la côte de Notre-Dame-de-Grâce, l'église des marins, attira-t-il l'attention d'Olivier Vernet. Par la fenêtre de la maison qu'il occupait avec son acolyte, Antoine Bérans, Antoine habitant le rez-de-chaussée et Olivier le premier étage, il aperçut le motard qui enlevait son casque. Olivier profitait de sa journée de congé pour mettre à jour ses rapports de gendarmerie, une tâche qu'il exérait. Antoine était sans doute occupé à quelques dangereuses manipulations dans son laboratoire de fortune et, si la chance restait avec eux, la maison ne sauterait peut-être pas ce jour-là. Olivier sauvegarda dans son ordinateur le rapport en cours, qui avait trait à une banale bagarre d'ivrognes s'étant terminée par une hospitalisation, et il regarda

avec réprobation sa table de travail. Antoine avait comme d'habitude utilisé son ordinateur en emportant ses expériences en cours avec lui et il y avait sur le bureau un certains nombres de flacons, éprouvettes et boîtes contenant sans doute une multitude de potions, mixtures, décoctions, tisanes et emplâtres divers qui sentaient fort et n'auraient jamais dû se trouver là. Comme d'habitude aussi, Antoine entra en trombe dans la pièce tandis qu'Olivier empilait toutes les précieuses préparations un peu n'importe comment sur les rares sièges et étagères encore épargnés par le désordre ambiant. Antoine lui prit des mains avec un excès de précautions un bocal à l'aspect assez répugnant dans lequel flottaient quelques débris brunâtres du plus désagréable aspect.

- Attention ! Il faut manipuler avec précaution ce mélange, sous peine de lui faire perdre ses propriétés. C'est un remède que j'expérimente contre le vieillissement de la peau.

Comme si des explications plus détaillées pouvaient mieux convaincre Olivier, il ajouta :

- Outre des extraits de vitamines O et E, il y a là-dedans des isoflavones de soja, du tinosort M et du lyophilisat d'Evian.

Olivier poussa un soupir. Il ne se faisait guère d'illusions, il serait le prochain cobaye. Dans le meilleur des cas, il se verrait envahi par une foison de boutons et dans le pire, couvert de rougeurs et en proie à de frénétiques démangeaisons, mais la lubie de son meilleur ami continuait de l'amuser secrètement.

A vingt-six ans, Olivier Vernet avait le type du grand ténébreux qui plaît aux femmes, même si son métier de gendarme en rebutait quelques unes. Mince, la peau toujours hâlée, ses yeux sombres, scrutateurs, pouvaient mettre mal à l'aise. Sa tignasse noire en pétard et son sourire dévastateur achevaient de briser les dernières défenses et peu de femmes lui résistaient. Il s'ennuyait un peu dans ce charmant petit port, envahi par les touristes dès le printemps mais pour l'heure bien trop calme, où rien n'arrivait jamais. Trois ans plus tôt, il était entré dans la gendarmerie sur la recommandation du père d'Antoine, un général à la retraite qui avait encore quelque influence. Il s'était surtout laissé convaincre par Antoine, qui, pas plus que lui, ne savait

que faire de lui après une adolescence prolongée qui aurait peut-être mal tourné s'il avait continué à fréquenter ses copains voyous. Les deux brigadiers avaient le même âge et avait été élevés ensemble, Olivier ayant perdu ses parents de bonne heure. Son père était mort d'un cancer soigné trop tard et sa mère n'avait guère survécu à son mari.

Plus râblé, plus large d'épaules que son ami d'enfance, Antoine Bérans avait à trois mois près le même âge que lui. De ses ancêtres celtiques, il avait hérité les yeux et la chevelure claire, toujours trop longue au gré de leur commandant. Elle lui donnait l'air d'un Christ blond ou d'un guerrier du Nord. Plus réfléchi que son ami, il était aussi plus secret et plus taciturne.

Deux coups furent frappés à la porte.

- Entrez, cria Olivier.

- Je cherche un certain Antoine Bérans.

Je viens de la part de la marquise douairière d'Incarville, ajouta le motard qui avait encore son casque sous le bras, comme si cette précision pouvait tout expliquer.

Le titre et plus encore l'emphase avec laquelle il avait été prononcé stupéfièrent les deux brigadiers.

Dans cette partie de Normandie et même au-delà de la Seine, tout le monde avait au moins entendu parler d'Eléonore de Sangles, marquise d'Incarville, ce château étant l'une des plus somptueuses demeures de Normandie. Quant à l'appellation de « marquise douairière », ni l'un ni l'autre ne savait à quoi elle pouvait correspondre. Toujours était-il que la châtelaine menait grand train chez elle et que ses fêtes étaient à juste titre célèbres. Sa famille était riche et puissante, ses amis, bien placés dans le monde des affaires ou de la politique, innombrables. Ni Olivier ni Antoine ne voyaient très bien ce qu'une femme aussi importante pouvait avoir à faire avec d'obscurs brigadiers de gendarmerie dans leur genre.

- C'est toi qu'on vient voir, dit Olivier, je vous laisse.

- Jamais de la vie. Si cet homme a quelque chose d'urgent à me dire, ça te concerne aussi. Tu sais bien que je n'ai aucun secret pour toi.

Le motard fit trois pas dans la pièce, chercha du regard un siège où il pouvait déposer son casque, mais n'en trouva pas, tout étant déjà occupé par des vêtements jetés en

vrac, des dossiers ou les fameuses préparations d'Antoine.

- Jean Desbuc, pour vous servir, messieurs, dit-il avec un bref petit salut de la tête, comme s'il avait conscience de ce que sa qualité de messenger de la marquise douairière d'Incarville le dispensait de trop de civilités.

- Il me semble vous avoir déjà vu, répondit Antoine tout en observant la large face tannée par bien des intempéries, la silhouette noueuse flottant dans un blouson de cuir fatigué, trop large pour lui.

- Ah, vous me remettez donc. C'était vous qui aviez soigné ma mère quand elle s'était cassé le bras en tombant de son échelle. Grâce à votre pommade, il n'y paraît plus et elle est aussi valide qu'avant.

L'homme ajouta sur un ton de confiance :

- C'est moi qui ai parlé de vous et de votre connaissance des plantes à madame la marquise douairière, comme elle en sait aussi un bout sur le sujet, j'avais pensé que ça pourrait l'intéresser. Mais aujourd'hui, rien n'y fait et ses remèdes sont impuissants à faire revenir à elles madame la marquise d'Incarville et la pauvre petite Rose, sa femme

de chambre... Si vous pouviez venir au château avec tous vos bidules...

Antoine renonça à s'offusquer du terme de « bidules » qui lui semblait bien impertinent pour qualifier ses préparations, même si les résultats en restaient encore assez incertains et quelque peu empiriques. Il commença d'empiler flacons et potions dans un sac à dos qu'il trimbalait partout en questionnant le motard :

- Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à ces deux femmes ? Un médecin est-il venu les voir ?

- Je crois avoir compris que madame la marquise douairière préférait un peu de discrétion. Elle n'a pas du tout envie de voir débarquer chez elle une ambulance et les gendarmes... Enfin, je veux dire, des gendarmes en service ...

A l'évidence, il ne voulait froisser personne et se souciait du mieux qu'il pouvait de diplomatie. Il continua ses explications :

- Ce qui est arrivé ? Il semblerait qu'en cherchant un sirop contre la toux dans la salle de bains de madame la marquise douairière, sa belle-fille se soit trompée et ait pris par erreur un flacon qui n'aurait pas dû se trouver là. Et

comme Rose toussait encore plus que sa maîtresse, elle en a avalé double ration.

- Tout ça n'est pas très régulier, Antoine, tu vas encore te mettre dans un sacré merdier. Laisse le SAMU faire son boulot.

- Qu'est-ce qu'il y avait dans ce flacon ? demanda Antoine sans l'écouter.

- Attendez voir, j'ai noté le nom dans ma main, des fois que j'aurais oublié. Voilà, de la digitaline. C'est grave ça ?

- Ça peut l'être. Tout dépend du degré de concentration de la préparation et de la quantité prise. Olivier passe-moi s'il te plaît ce petit flacon bleu au-dessus de ta tête. C'est du camphre pour soutenir le cœur. Donne-moi aussi le rouge.

- Ça aussi ? C'est la pire horreur que tu m'aies jamais fait prendre. J'ai craché tripes et boyaux pendant trois jours et je ne me suis jamais senti aussi malade et minable de ma vie.

- Je me souviens que l'expérience n'a en effet pas été très agréable pour toi, mon pauvre vieux, mais elle a prouvé l'efficacité de ma potion magique. C'est un puissant vomitif. S'il n'est pas trop tard, si le cœur n'a pas déjà lâché, elles élimineront ainsi ce qu'il peut y avoir de dangereux dans la digitaline.

- Tu veux dire, espèce de salaud, que tu m'as fait boire cette horreur en connaissant l'effet qu'elle aurait ?

Olivier Vernet en suffoquait presque d'indignation.

- Je l'avais d'abord testée sur moi, répondit Antoine vertueusement, mais deux expériences valent mieux qu'une. Ne me dis pas que ça te déplaît de servir la science.

Olivier eut un nouveau soupir qui en disait long. Enfin, les préparatifs furent achevés et les deux hommes prêts à se mettre en route. S'ils voulaient parvenir à temps au château d'Incarville, ils n'avaient pas le loisir d'avertir de leur départ leur supérieur hiérarchique, le commandant de la gendarmerie de Honfleur. De toute façon, lui non plus n'aimerait pas trop contrarier la marquise douairière d'Incarville.

Une seconde moto, celle d'Olivier auquel se cramponnait Antoine, une Honda transformée en *chopper*, suivait le motard qui ouvrait la route. Les deux engins fonçaient dans la campagne enneigée, de front quand la route était assez large, l'une derrière l'autre quand elle se rétrécissait. Il faisait l'une de ces belles journées d'hiver où le soleil, plus doré

que blond, faisait scintiller le givre, où le froid piquait fort. Leurs haleines formaient des petits nuages blancs. Parfois, l'une des motos glissait un peu sur une plaque de glace, mais son conducteur était jusqu'à présent parvenu à la rattraper. Enfin, on arriva en vue du château d'Incarville et de la bande de mer s'étendant non loin des pierres antiques.

Planté sur une île semblant s'avancer au milieu de l'eau, Incarville paraissait de prime abord un ouvrage de guerre. Les massives murailles du XIV^{ème} siècle étaient coiffées d'ardoises de l'exacte couleur de l'étang. Les fenêtres à meneaux avaient été à peine agrandies pour ne pas offrir trop de prise au vent. Les tours inégales variaient les hauteurs des postes de défense. Sitôt franchie la poterne dont le pont s'était autrefois relevé pour résister aux assauts des ducs de Normandie comme des rois de France, la cour intérieure exhibait une façade moins austère. De fines dentelures de pierres soulignaient la loggia à l'italienne. De larges fenêtres s'élançaient vers le gris du ciel et d'élégants rinceaux encadraient le double escalier enserré dans sa tour. Le vent mugissait en venant mourir au pied des murs, qui en avaient vu d'autres. Au-delà de l'écluse, les vagues en

colère s'exténuait contre une plage de sable argenté.

Les deux motos s'arrêtèrent devant la porte principale. Tandis que Jean Desbuc s'éclipsait, un domestique introduisait les visiteurs dans le château. On les fit entrer dans un hall de dimensions impressionnantes, pavé de marbre en alternance noir et blanc, d'où un majestueux escalier de pierre s'élançait vers les hauteurs.

Une jeune fille les attendait.

- Je suis la secrétaire de madame la marquise, expliqua-t-elle. On a installé nos deux malades dans la Chambre du Roi, au premier étage, mais pour Rose, il semble bien qu'il n'y ait hélas plus rien à faire...

Sa voix chavira sur les derniers mots et elle se détourna pour s'essuyer les yeux avant d'expliquer :

- Voyez-vous, avec Rose, nous nous connaissons depuis l'école. Oh, je vous en prie, sauvez-la, ainsi que madame Florence, bien sûr ! Peut-être n'est-il pas trop tard...

- Je vous promets qu'on fera tout ce qu'on pourra, murmura Olivier Vernet qui n'avait jamais su résister à un joli visage.

Tous les trois s'élançèrent dans les escaliers. La Chambre du Roi était bien sûr la

plus fastueuse d'Incarville, dotée d'un mobilier Renaissance à la puissante opulence. Un feu d'enfer brûlait dans la cheminée. On avait allongé les deux femmes côte à côte sur le vaste lit à baldaquin et empilé sur elles des couvertures. L'une, qui était sans doute Florence d'Incarville, approchait la quarantaine et avait une jolie figure de brune au menton un peu aigu. La seconde, d'une jeunesse émouvante, mais pâle à faire peur, était exquise avec ses longs cheveux blonds dénoués, ses seins ronds, sa bouche encore gonflée d'enfance. C'était presque une gamine et il était difficile de croire, pour elle, à la mort...

Une haute silhouette mince et impérieuse, vêtue d'un tailleur pantalon bleu marine à fines rayures, s'affairait auprès des deux malades.

Antoine regarda les divers préparatifs d'un air approbateur avant de serrer la main qu'on lui tendait. Il avait compris qu'il se trouvait en présence de la maîtresse de céans, la marquise douairière d'Incarville. Olivier l'imita.

- Merci d'avoir répondu si vite à mon appel, messieurs, dit-elle d'une voix bien timbrée quoique assez grave. J'ai évidemment

appelé notre médecin, mais il n'est pas encore arrivé. Le SAMU n'est pas là non plus. Ce qu'il s'est passé reste pour moi incompréhensible. Comment ce poison se trouvait-il dans ma salle de bain, voici ce que je m'explique pas. De plus, il avait été versé dans un flacon ressemblant étrangement à celui que j'avais décrit à ma belle-fille, la pauvre souffrait d'une forte bronchite et toussait à fendre l'âme, et cette délicieuse petite Rose aussi. Pour elle, je crains qu'il ne soit trop tard...

C'était étrange, la maîtresse et sa petite bonne réunies sur le même lit, mais cela facilitait en effet les soins et montrait le caractère peu conformiste de la marquise douairière qui ne s'embarrassait pas de ce genre de détails lorsqu'il s'agissait de lutter contre la mort. Antoine se pencha au-dessus de Florence, puis de Rose, prit successivement le pouls des deux femmes, posa son oreille sur leurs poitrines pour écouter les battements du cœur. Ensuite, il sortit de son sac le flacon ayant déchaîné la grimace d'Olivier et fit signe à Eléonore d'Incarville.

- Vous semblez avoir l'habitude des soins à donner aux malades, lui dit-il. Pouvez-

vous m'aider à maintenir ouvertes la bouche de votre belle-fille, puis de la jeune fille ?

- Bien sûr.

- Olivier, trouve-moi un chauffage supplémentaire. Il faut en effet empêcher par tous les moyens ces deux femmes de se refroidir. Ensuite, tu devrais rappeler le SAMU.

Tandis qu'Olivier, guidé par la jolie secrétaire, quittait vite la chambre pour aller chercher ce qu'on lui réclamait, Antoine se penchait sur Florence d'Incarville, mais Eléonore l'arrêta d'un geste en lui disant :

- Le cas de Rose me semble plus critique, je n'entends même plus le bruit de sa respiration. Commencez donc par elle.

Tandis qu'elle maintenait la bouche de la jeune fille grande ouverte après l'avoir adossée du mieux possible aux oreillers, Maxime comptait trente gouttes dans sa pipette et les versait au fond de sa gorge. Puis il lui ferma les lèvres en expliquant à la maîtresse des lieux :

- Il s'agit d'un vomitif très puissant. Tout ce que j'espère, c'est que nous sommes intervenus à temps et qu'elle va réagir, mais je n'en suis pas certain, je ne sens plus son pouls. A votre belle-fille à présent. Il faudra

envoyer chercher des serviettes et des bassines car ce médicament va les rendre abominablement malades, mais du moins le poison sera-t-il ainsi éliminé. Quand l'ont-elles pris ?

- Il y a deux heures tout au plus, mais il semblerait que Rose en ait avalé davantage que Florence, pauvre petite... Vous croyez qu'elle est morte, n'est-ce pas ?

- Je le crains.

Une fois l'opération répétée sur Florence, avec toutefois cinq gouttes en moins, tous deux s'affairèrent en silence à disposer près des deux femmes les serviettes et les bassines qu'on leur avait apportées.

Soudain, un spasme violent tordit Florence en deux, elle hoqueta et se pencha en avant. Sa belle-mère maintenait la bassine sous son menton tandis qu'Antoine lui soutenait le front. Elle vomit longuement, douloureusement, en gémissant un peu, avant de retomber épuisée sur son oreiller, toute trempée de sueur.

- Celle-ci va s'en sortir, murmura Antoine, mais l'autre ne réagit même pas. Aidez-moi à l'asseoir tout à fait, je vous prie.

De son poing fermé, il donnait de violents coups sur la poitrine, les côtes, le

sternum de Rose sans obtenir la moindre réaction.

- Vous allez lui casser les côtes.

- Si je parvenais ainsi à lui faire reprendre conscience, ce serait un moindre mal... Mais non, rien ne se produit... Nous sommes arrivés trop tard.

- Je ne me pardonnerai jamais cette incroyable négligence. Comment ce flacon que je garde d'habitude en lieu sûr a-t-il pu se trouver là ? Je vous le répète, je n'y comprends rien.

- Il a bien fallu que quelqu'un l'y mette...

Antoine approchait un petit miroir de la bouche de Rose. Pour elle, il était en effet trop tard. Aucune buée ne vint ternir la surface de la glace. Son estomac n'avait même pas réagi au vomitif et elle n'avait pu expulser le poison qui était déjà passé dans le sang et avait paralysé le cœur. La marquise d'Incarville prit son portable, forma un numéro qu'elle connaissait par coeur et donna ses ordres tandis qu'Olivier revenait avec un radiateur électrique.

- Rose ou votre belle-fille avaient-elles des ennemis ?

- Rose était une bonne petite, adorable et ravissante, qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche et que tout le monde appréciait pour son humeur égale.

- Un amoureux éconduit, peut-être ? demanda Olivier Vernet.

- Tout est possible. Vous savez, j'écoute le moins possible les ragots du village et je m'en porte plutôt mieux.

- Et votre belle-fille ?

Antoine nota l'imperceptible rougeur qui était montée aux joues de la vieille dame ainsi que son ton hésitant pour répondre :

- Non, je ne vois pas...

Pour se donner une contenance, elle s'essuya délicatement les lèvres avec son mouchoir avant de reprendre :

- Peut-être que ni ma belle-fille ni Rose n'étaient en réalité visées ? Et si c'était à moi que l'on avait voulu s'en prendre ?

- Vous connaissez-vous des ennemis, madame ?

Elle eut un petit rire très frais, qui lui rendait un peu d' - Installez Florence dans sa propre chambre, elle y sera mieux, demanda-t-elle. N'oubliez pas de bien la couvrir et de rajouter au besoin un radiateur. Par malheur, nous n'avons rien pu faire pour Rose. Je vais

vous apporter la robe que je voulais lui offrir pour son prochain mariage. Il faudra la lui mettre et fleurir la chambre, il doit y avoir encore des lis dans la serre. Puis vous veillerez à prévenir sa famille et son fiancé, ce pauvre Eric.

- Faut-il la porter dans sa propre chambre ?

- Certainement pas, vous la laisserez ici et y ferez venir sa famille et ses amis.

- Dans la Chambre du Roi ?

La secrétaire semblait surprise de l'apparat déployé pour Rose après sa mort, elle qui de son vivant n'avait été qu'une ombre charmante. La marquise d'Incarville se pencha sur la jeune morte, la baisa au front, traça le signe de la croix au-dessus de sa tête et quitta la pièce, suivie des deux brigadiers de gendarmerie.

Tous trois s'installèrent au rez-de-chaussée, dans le boudoir chinois, pièce intime aménagée en rotonde où brûlait un grand feu. Entre les boiseries d'un vert céladon tout tendre, une infinité de macaques espiègles et bondissants faisaient mille niches à des mandarins très dignes ou à des belles passant en palanquin. La marquise

d'Incarville les servit tous trois largement en porto et ne bouda pas son verre.

- Nous allons être obligés, madame, de vous poser quelques questions puisque quelqu'un est mort chez vous. Crime ou négligence, qu'en pensez-vous ?

- Je pencherais plutôt pour le crime, dit-elle sans ciller. Voyez-vous, il n'y a ici qu'une personne qui a le libre accès à « ma niche à mixtures », c'est Zoé, mon intendante et mon amie, qui fait partie de la famille depuis... mon Dieux, plus de soixante ans. Elle venait d'arriver à Incarville quand j'ai épousé mon mari.

- Vous vous amusez souvent à préparer ce genre de produits ? demanda Antoine avec stupéfaction.

- J'ai toujours bien connu les plantes, une science qui me vient de ma nourrice, puis j'ai poussé les expériences un peu plus loin, je l'avoue. Quoi de plus facile que d'égarer quelques plants ayant d'autres vertus que la simple décoration dans un jardin aussi vaste que celui d'Incarville ? La digitaline n'est pas forcément mortelle, c'est aussi un remède souverain contre les palpitations cardiaques, je pense que vous ne l'ignorez pas, M. Bérans, et comme j'y suis sujette, je préfère me soigner

seule qu'avoir recours aux médecins de la région. Comme bon nombre de leurs confrères, ils ont tellement peur des procès qu'ils se protègent et vous envoient pour un oui ou pour un non moisir à l'hôpital.

une jeunesse depuis longtemps enfuie.

- Quand on s'obstine comme moi à vivre plus longtemps qu'il ne faudrait, sans doute lasse-t-on un jour la patience de son entourage ?

- Quelqu'un, dans votre famille, pourrait-il souhaiter votre mort ? dit Antoine.

- A priori, la bonne entente et l'harmonie règnent parmi les miens, mais vous connaissez comme moi ces paisibles haines familiales qui peuvent couvrir en secret, même parmi des gens en apparence unis. Voici, Zoé. Permettez que je vous laisse, je vais voir si je puis encore faire quelque chose pour notre petite Rose, du moins pour sa famille. Zoé, ma chérie, je te présente M.M. Vernet et Bérans, qui ont eu la gentillesse de venir de Honfleur et qui se trouvent maintenant avec une enquête sans doute criminelle sur les bras. Je compte sur toi pour les aider le mieux possible et leur montrer tout ce qu'ils voudront voir, même mon appartement et ma « niche à mixtures », s'ils le souhaitent.

- Vous savez ce que je pense de toutes ces cochonneries que vous tripotez à longueur de journée...

- Les plantes peuvent aussi guérir, Zoé, mais aujourd'hui, il semble que ta méfiance pour mes « poisons » ait par malheur été légitime.

De sa démarche un rien hautaine - peut-être rendue un peu raide par l'arthrite, se dit Antoine -, la vieille dame quitta majestueusement la pièce dans un froufrou de soie. Quand la porte fut refermée, Olivier regarda avec davantage d'attention la petite femme boulotte qui se tenait devant lui sans se résoudre à s'asseoir. Il lui avança un fauteuil et elle s'y laissa finalement tomber. Il vit que ses mains tremblaient et que les verres des lunettes chaussant un petit nez rond, en forme de pomme de terre, étaient embués, sans doute par l'émotion. Elle se mit à les essuyer furieusement.

- Que pensez-vous de ces tragiques événements, madame ? demanda Antoine.

- Vous pouvez bien m'appeler Zoé, comme tout le monde le fait ici depuis des lustres. Je suis bouleversée, bien sûr, et je me dis que finalement, l'un d'eux a osé...

- De qui voulez-vous parler ?

- Hélas, de l'un de « mes petits », même si j'ai honte de penser ça, de l'un des quatre enfants de madame la marquise douairière d'Incarville. Pensez, je les ai tous vus naître, je les ai soignés, élevés comme s'ils avaient été miens... Et maintenant, maintenant...

Ses paroles s'achevèrent sur un bref sanglot qui sembla beaucoup la contrarier. Elle se moucha bruyamment pour se donner une contenance et avoir ainsi le temps de recouvrer son calme.

- Vous croyez donc, Zoé, demanda Antoine, que l'un des enfants de la marquise d'Incarville aurait dérobé la digitaline dans la « niche à mixtures », puis aurait remplacé le sirop contre la toux par cette préparation, mais qui était visé ?

- Elle, bien sûr !

- Rose ou Florence d'Incarville ont pu à leur insu surprendre quelque chose qu'elles n'auraient pas dû voir ou se faire un ennemi pour une toute autre raison.

- Non, à mon sens, c'est « elle », c'est « ma marquise » qui était visée. Songez à ce que représente Incarville, à toute cette fortune que guigne forcément ses héritiers.

Zoé n'en démordait pas. Pour elle, c'était bel et bien sa maîtresse que l'on avait

voulu tuer. Quoi qu'il pût lui en coûter, elle soupçonnait du forfait l'un ou l'autre de « ses petits ».

- Si vous voyez juste, Zoé, il faut nous dire sur qui se portent spécialement vos soupçons.

- Je ne sais pas et cette idée m'est insupportable, croyez-le.

- Qui connaissait ici l'existence de la « niche à mixtures » ?

- Tout le monde, c'était un peu le secret de polichinelle. Pourtant, il n'y avait qu'Eléonore - pardon, madame la marquise d'Incarville - et moi à en avoir la clef. Chaque fois qu'elle y avait passé un moment, j'allais alors vérifier avec soin que la porte était bien cadenassée. Pensez à toutes les horreurs que « ma marquise » pouvait concocter dans son antre, elle qui se montre parfois si distraite ! Que voulez-vous, c'était sa passion et il ne servait de rien de tenter de la morigéner en lui annonçant un prochain malheur, elle n'en a jamais fait qu'à sa tête...

Elle eut un petit rire fêlé, toussota pour cacher sa gêne.

- L'un de ses enfants avait-il de pressants besoins d'argent qui auraient

expliqué qu'il veuille hâter sa fin ? demanda Olivier.

- Je ne sais, je ne pense pas. Eléonore s'est toujours montrée plus que généreuse envers ses enfants - Zoé semblait avoir enfin renoncé à l'emploi de titres compliqués. Tous possèdent des terres, des propriétés et des hôtels particuliers à Honfleur ou à Paris, les Incarville ont tant de biens... Mais on peut avoir beaucoup et désirer encore plus... Pourtant, je parviens difficilement à imaginer l'un de « mes petits » tentant une telle action. J'espère tellement me tromper...

- Si vous nous montriez enfin cette fameuse « niche à mixtures », Zoé.

- Bien volontiers.

Zoé s'étant levée, les deux brigadiers de gendarmerie lui emboîtèrent le pas. Ils empruntèrent, dans le vieux donjon, un antique escalier à vis étroit et tournant à souhait.

- Je vous préviens que ça représente une bonne grimette, dit encore Zoé. Eléonore ne voulait rien savoir et refusait d'emménager ailleurs, prétendant qu'un peu d'exercice ne nous faisait de mal ni à l'une ni à l'autre...

Le souffle court et respirant très fort, le visage rendu tout rouge par l'effort, Zoé se

hissait péniblement d'une marche à la suivante mais enfin, ils parvinrent tous trois au bout de leur périple. Zoé prit à son trousseau une antique clef de taille gigantesque et soigneusement astiquée. Elle l'inséra dans la serrure et poussa la porte bardée de clous de fer. C'était un vaste grenier dont toutes les ouvertures avaient été occultées, coupé en deux par une cloison. Des niches, des tables surchargées de flacons et de préparations bizarres, des cornues et des serpentins formaient un bric-à-brac savant qu'Antoine Bérans commença d'examiner avec dévotion. Il y avait aussi, bien rangés sur des étagères, quantité de vieux grimoires aux noms savants, des ouvrages d'herboristerie aux appellations latines compliquées. Des plantes étaient mises à sécher partout, des graines garnissaient des bocaliers entiers. Antoine fit claquer sa langue en signe d'admiration.

- Pas mal, la « niche » de la marquise douairière. Je me contenterais d'une petite installation de ce genre, j'ai si peu de place et tu ne cesses de critiquer mon désordre, Olivier. Dans ces conditions, il n'est guère facile de réussir de bonnes expérimentations...

Il avait pris un air si contrarié qu'Olivier se mit à rire.

- Je trouve pourtant que je supporte avec un stoïcisme certain tes cornues qui ont une fâcheuse tendance à m'ébouillanter, tes alambics qui m'éclatent au nez ou tes acides qui se répandent sur mes vêtements et ne se privent pas de les trouser tant et plus.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, qu'il examina avec soin.

- Elle n'a pas été forcée, pas plus qu'on n'a cherché à faire jouer la serrure. Est-il possible de copier votre clef ou celle de votre maîtresse ?

- Non, nous les gardons toujours sur nous.

- Ne sens-tu pas un courant d'air qui doit venir de par là, Olivier ?

Antoine souleva le voile noir obstruant l'une des tabatières qui perçait le toit du donjon. Le carreau avait été cassé.

- C'est par ici que l'on est passé, dit-il, mais ce ne dut pas être facile et il fallut pas mal de dextérité et de courage pour y parvenir. On ne doit pas avoir froid aux yeux pour risquer l'escalade.

- On peut aussi s'accrocher à la gouttière et progresser ainsi depuis la fenêtre

en angle que tu vois là, ce qui est bien moins difficile.

- Mon Dieu, je n'avais pas remarqué qu'un carreau avait été cassé, dit Zoé d'un air contrit. Quelle négligence...

- Il vient peut-être de l'être. Ou bien il n'y avait pas de vent quand vous êtes venue et vous n'aurez rien perçu. Quand êtes-vous entrée ici pour la dernière fois ?

- La semaine passée, je n'y vais pas tous les jours, l'ascension est trop dure. Je dépoussière seulement de temps à autre et vérifie la bonne fermeture de la porte quand Eléonore y est venue, voilà tout. Ces temps-ci, elle avait d'autres chats à fouetter, pensez, avec la fête qui se prépare... Tous les ans, on célèbre en effet à Incarville l'anniversaire de ma maîtresse et tout le pays y est convié, c'est une tradition presque immémoriale. Cette année, avec cette mort affreuse, je ne sais ce qu'elle va décider. L'anniversaire est la semaine prochaine, les invitations sont déjà parties et ce me semble bien tard pour tout décommander... Pauvre petite Rose, elle n'avait pas mérité pareil sort et j'aimerais bien que vous retrouviez celui qui a fait ça...

Zoé se mordit les lèvres en pensant tout à coup qu'il pouvait aussi s'agir de quelqu'un

qu'elle chérissait. D'un ton plus enjoué, elle ajouta :

- En tout cas, un grand merci pour avoir sauver notre petite marquise Florence. La pauvre n'est guère heureuse en ménage, je le crains...

La porte fut refermée. Tous trois redescendirent pour s'asseoir à nouveau dans le confortable boudoir chinois.

- Vous voulez dire, Zoé, que Florence et son époux ne s'entendent pas ?

- C'est de notoriété public. Je crois que le marquis d'Incarville aimerait bien divorcer. Or dans ce genre de famille, ça ne se fait pas. Eléonore reste intraitable sur le sujet et protège sa belle-fille autant que faire se peut.

- Sa vie se trouve donc en danger ?

- Non, je ne crois pas... Tout de même pas, mais son mari n'est pas un tendre et il cherche toutes les occasions de la pousser à bout pour lui faire commettre quelque sottise.

- Mise à part Florence d'Incarville, quand les divers membres de la famille sont-ils venus voir leur mère ou belle-mère, ensemble ou séparément ?

-Voyons voir... commença Zoé en mordillant avec nervosité une branche de ses lunettes. Suis-je bête, la réponse est facile. Ils

étaient tous là pour l'anniversaire de Laurent. Laurent de Crépins est le petit-fils d'Eléonore, le fils de sa fille Isabelle. Sa grand-mère en est positivement folle et ne manquerait pour rien au monde l'un de ses anniversaires.

- Ça ne restreint malheureusement pas le champ de nos recherches, fit remarquer Olivier Vernet. Merci de votre aide, Zoé. Nous devons pour le moment signaler le décès de cette petite Rose à la gendarmerie de Honfleur, puisque nous étions sur place et avons commencé l'enquête. Nous serons certainement amenés à nous revoir...

Olivier Vernet tournait et retournait pour la dixième fois peut-être le carton entre ses mains, impressionné malgré lui par ses dimensions insolites, la qualité de la gravure et la couronne de marquis. Il était mentionné qu'Eléonore de Sangles, marquise douairière d'Incarville, serait honorée de compter parmi ses hôtes le brigadier Olivier Vernet lors du souper, puis du bal qu'elle donnerait en son château à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

- L'âge est précisé en toutes lettres, sans l'ombre d'une coquetterie, dit Olivier Vernet à Antoine Bérans. Il est mentionné que les

invités sont conviés à neuf heures, en smoking. Ainsi, la marquise d'Incarville n'a donc pas décommandé la fête. Il est vrai que Rose n'était qu'une obscure petite bonne...

- J'ai reçu le même carton, répondit Antoine. Les fêtes de la marquise d'Incarville sont, paraît-il, à juste titre célèbres. Jusqu'alors, nous n'avons bien sûr jamais été conviés à Incarville et s'il n'y avait eu cette mort, on continuerait à nous ignorer. Qu'est-ce qu'une marquise d'Incarville aurait en effet à voir avec deux brigadiers de la gendarmerie de Honfleur ?

- S'il n'y avait qu'une carte, passe encore ! Mais l'envoi de deux invitations ne peut être considéré comme l'erreur d'une secrétaire qui aurait mal consulté ses listes et pris à tort un nom pour un autre. J'interprète cette invitation comme une demande de continuer avec discrétion notre enquête. Peut-être même que l'on craint un nouvel incident désagréable, voire un nouveau meurtre, mais cette fois, qui sera visé ?

- Nous avons interrogé tout le personnel du château et tous les villageois. Ce n'est pas pour autant que notre enquête ait avancé comme il le faudrait... Officiellement, il ne

s'agit toujours pas d'un meurtre, même si je reste persuadé du contraire.

- Moi de même, mais on nous a retiré l'affaire et, pour ma part, Olivier, n'importe quelle aventure, même un simple bal, briserait agréablement la routine de notre métier. Je me rouille à ne faire que de la paperasse et cet hiver n'en finit pas. Nous pensions que nos postes de gendarmes nous offriraient la vie d'aventures dont nous avons envie. Par malheur, il n'en est rien et nous n'avons même pas réussi à tirer au clair cette première affaire...

Les deux hommes se trouvaient dans le studio d'Antoine Bérans, situé au premier étage de la même étroite maison dont les murs avaient été couverts d'ardoises pour la protéger de la pluie comme des vents dominants. Là aussi, la majeure partie de la pièce, déjà exiguë, était occupée par les innombrables décoctions d'Antoine, potions, tisanes, huiles, baumes en tout genre et cataplasmes qui sentaient fort. Olivier poussa un profond soupir et remarqua ironiquement :

- En fait d'aventures, nous n'avons guère eu affaire jusqu'à présent qu'à des voleurs de poules, des maris cocus et de grandioses haines de province, ce genre de haines qui

couvent longtemps sous la cendre avant que d'éclater sous des formes imprévisibles et difficiles à contrer. Soudain, un coup de fusil est tiré de nulle part dans un pré désolée ou un marais... Puis il y a eu la mort de Rose, or nous n'avons rien découvert encore...

- Peut-être était-ce malgré tout un simple accident ? Nous n'avons pas trouvé le moindre témoin un peu consistant. Personne n'a rien vu ni rien entendu et l'affaire a été classée sans suite...

- Nous allons nous rendre discrètement à Incarville avant cette réception qui a lieu dans trois jours, décida tout à coup Olivier. Cette invitation anormale dissimule quelque chose, j'en mettrais ma main au feu. Je veux revoir à son insu Eléonore d'Incarville, me faire une idée plus juste de l'ambiance régnant là-bas quand nous n'y sommes pas...

- Tu n'es pas sérieux. En dépit du décès de cette petite Rose, cette invitation en effet bizarre est une erreur et il serait ridicule de la prendre au sérieux. J'en suis sûr, mon vieux, on nous a déjà oubliés, à supposer qu'on nous ait jamais mis sur la liste des invités. Je me suis également renseigné, vois-tu ! Aucun gendarme n'a jamais été convié à ce genre de réjouissances. Pense que les Incarville

possèdent une bonne partie de Honfleur. Seuls sont invités à leurs fêtes les plus grands noms de Normandie, les personnalités du moment, les nantis et les ministres bien en cour, les puissants de ce jour. Qu'est-ce que deux brigadiers dans notre genre iraient faire là-bas, je te le demande ? Et d'abord, nous n'avons pas de smokings.

- La belle affaire, on peut toujours en louer! D'ailleurs, je m'en suis déjà occupé, tu peux me faire confiance. Je pars pour Incarville, est-ce que tu m'accompagnes ?

Antoine poussa un soupir qui en disait long. Il savait mal résister aux caprices de son coéquipier et redoutait toujours de sa part quelque action irréfléchie. Aussi préférait-il en effet se rendre avec lui à Incarville, histoire de limiter les dégâts qu'Olivier allait forcément causer.

- Et sous quels prétextes comptes-tu rencontrer à nouveau la marquise d'Incarville ?

- Dans un premier temps, nous nous introduirons de façon clandestine dans la propriété. Je veux tout savoir des domestiques vivant là-bas, observer la vie que mène la propriétaire et sa famille. Nous nous renseignerons à nouveau au village, mais de

façon non officielle cette fois et nous trouverons bien quelqu'un à interroger discrètement.

- Tel que je te connais, il s'agirait plutôt d'une femme, surtout si elle est jeune et jolie...

Olivier eut un petit rire qui ne démentait pas les soupçons d'Antoine avant de laisser tomber avec nonchalance :

- J'ai rencontré hier l'un des fils de la marquise d'Incarville. C'est un personnage déplaisant, même s'il est fort riche.

- Raconte-moi ça.

- Je comptais t'en parler. Hier matin, j'étais arrivé tôt à la gendarmerie et le marquis d'Incarville me téléphona pour me demander de me rendre chez lui.

- Il te connaît ?

- Pas du tout. Il avait besoin d'un gendarme, n'importe lequel. Quand je suis arrivé chez lui, il m'accompagna jusqu'au second étage de son hôtel particulier, où habite son épouse. A peine remise de son précédent empoisonnement, elle avait absorbé durant la nuit, après une dispute particulièrement violente entre eux au cours de laquelle elle lui avait même lacéré le cou de ses ongles - on voyait encore les trois

sillons sanglants sur la peau du marquis - , une telle dose de somnifères qu'elle dormait encore. Elle gisait en effet toute habillée sur son lit, une bouteille de whisky à moitié vide et une boîte de pilules sur la table de chevet.

- Il aurait donc pu s'agir, la première fois aussi, d'une tentative de suicide ?

- En ce cas, elle n'aurait pas entraîné sa petite bonne dans la mort avec elle. Non, à mon avis, les deux affaires ne sont pas liées.

- Ce n'était pas à toi de venir chez le marquis d'Incarville. Il aurait mieux fait de prévenir un médecin.

- C'est évident et moi-même, je comprenais mal pourquoi j'avais été appelé. Pour un simple brigadier, le marquis d'Incarville, député et membre du Conseil Général est un personnage considérable et je fus bien forcé d'accomplir ce qu'il attendait de moi, c'est-à-dire de constater comme il me le demanda la présence de l'alcool placé à côté de la boîte de somnifères. Lorsque le marquis me montra en outre son cou tout griffé, je ne pus refuser de mentionner le fait dans mon constat. Puis j'acceptai de suivre dans sa voiture le marquis et son épouse, toujours inconsciente, jusqu'au CHU de Lisieux. Là, un médecin examina la marquise, enfin réveillée

et qui hurlait. Elle fit si bien que le médecin la jugea dangereuse pour les siens. Après avoir rempli les papiers indispensables, son époux obtint l'assurance que sa femme serait hospitalisée une bonne semaine à Lisieux. Il semblait d'ailleurs beaucoup regretter qu'on ne puisse l'y garder plus longtemps. J'avais bien compris que je me trouvais impliqué malgré moi dans une sordide querelle de couple. Les imprudences de son épouse servaient le marquis d'Incarville mieux qu'il ne l'aurait cru. Quand je téléphonai dans l'après-midi pour lui demander des nouvelles de la santé de sa femme, il m'apprit que ce n'était pas sa première tentative. Apparemment, avec une constance remarquable et une inconscience atterrante, Florence d'Incarville avait déjà réagi plusieurs fois de la même façon : violence, alcool et tentatives de suicide si maladroites et si peu crédibles, puisqu'elles n'aboutissaient jamais, qu'elles prêtaient à sourire plutôt qu'à pleurer. Il était facile de deviner que, sans que son épouse s'en doute, le marquis d'Incarville se constituait un dossier consistant.

- Il semblerait donc que nous n'en finissions jamais avec les Incarville...

- Alors, Antoine, est-ce que tu es de l'expédition ?

- Le moyen de faire autrement ? Quand tu as une idée dans la tête...

Antoine Bérans n'était pas fâché non plus de se donner un peu d'exercice. Cet hiver normand lui semblait interminable et le temps était à la grogne. Aussi dit-il son coéquipier :

- Tout, plutôt que de rester ici à ne croiser partout que des visages inquiets, à n'entendre que des propos désabusés. Même dans une petite ville aussi loin de Paris que Honfleur, la peur des attentats s'est répandue et je trouve grotesque de devoir rester postés aux portes des églises à chaque nouvelle messe. Je n'ai plus envie d'écouter critiquer tant et plus le gouvernement, ses réformes sur la retraite ou d'entendre dire tout et n'importe quoi au sujet d'Al Quaïda ou de la République Islamique.

- Il semblerait que les grandes familles continuent de mener un train somptueux. Les Incarville ne semblent guère se soucier des mesures d'économie que prône le gouvernement...

N'ayant cette fois non plus aucune envie d'informer de leur expédition leur capitaine,